

## De la discipline « entre frères... » Mt.18, 15-20

Devant ce passage de l'Évangile de Matthieu qui est proposé ce matin à la méditation des chrétiens, je pensais à la sympathie qui auréole aujourd'hui la figure du Christ – même chez les agnostiques et les athées - et l'antipathie souvent féroce – des mêmes - à l'égard de l'Église et des chrétiens.

J'étais encore frappé cet été par exemple, en lisant les interviews que Jean d'Ormesson accordait après la parution de son dernier livre. Totalement libre du haut de ses 89 ans, sans aucun complexe, c'est le seul écrivain français qui ose déclarer sans susciter de mépris qu'il admire les évangiles et notamment le message d'amour qui y est contenu.

Et voici que le livre dont tout le monde parle en cette rentrée – enfin, dont tout le monde parlait avant le missile envoyée par Mlle Trierweiler- c'est celui d'Emmanuel Carrère un écrivain beaucoup plus tourmenté que ce cher Jean d'Ormesson, Emmanuel Carrère qui fut il y a une vingtaine d'années de cela un chrétien appliqué. Il s'était donné comme exercice spirituel, outre d'aller tous les jours à la messe, de commenter l'Évangile selon Saint-Jean chaque matin. Bref, 20 ans après cette expérience mystique qui a tourné court et dont il sourit gentiment aujourd'hui, le voici qui publie un livre où on retrouve les premiers apôtres et la première église, et son « Royaume » – qui fait quand même 600 pages - oscille entre la fascination admirative envers les fondateurs du christianisme, et une espèce de dérision, ou d'autodérision, à l'égard des croyants qu'ils étaient et que lui Emmanuel Carrère était. C'est un peu le livre d'un croyant manqué. Mais peu importe : la fascination pour l'entreprise intellectuelle et humaine qu'est la fondation du christianisme, la reconnaissance de la puissance de ces premiers écrivains qui ont donné corps au message du Christ, cela veut dire qu'aujourd'hui de très grands artistes peuvent dire leur foi, ou du moins leur intérêt pour le christianisme, et être écoutés, susciter même l'engouement puisque Jean d'Ormesson est intouchable et qu'Emmanuel Carrère a vendu plus de 100 000 exemplaires de son livre en une seule semaine. Ce qui est considérable.

Si le « capital de sympathie » est vif à l'égard du Christ des évangiles l'antipathie, je le répète, demeure très prononcée à l'égard de l'Église, de ses règles surannées, de sa morale sévère, cet espèce de doigt de Dieu pointé sur la vie des hommes, jugeant et condamnant les pécheurs.

On aime l'amour. On n'aime pas les règles.

Or, il est justement question de règle dans ce petit passage de l'Évangile qui est soumis ce matin à notre attention. De règle ou de conduite à tenir quand l'un d'entre nous vient à « pécher »- simplifions le vocabulaire en disant : quand l'un d'entre nous vient à « commettre une faute ». C'est aussi cela l'Évangile : un manuel de conduite. A priori, c'est rébarbatif mais si on y consacre un peu de temps, on découvre que ce n'est pas totalement dénué d'intérêt.

Ce qui est très intéressant d'abord, c'est le lieu où Matthieu a inséré ce passage dans son évangile. Le texte qui précède immédiatement est celui de la brebis perdue que le berger va rechercher en laissant en plan les 99 autres brebis qui sont restés dans l'enclos. Et le message de cette petite parabole est clair : Si quelqu'un s'égare, tu vas le rechercher.

L'urgence n'est pas les 99 brebis qui restent sagement ensemble mais celle qui n'est pas là, celle qui s'est perdue et qu'il faut à tout prix retrouver, regagner. Ca, c'est l'Évangile. L'Évangile tel qu'on le connaît et le reconnaît.

Le texte qui le suit immédiatement n'est pas moins célèbre : c'est la fameuse question de Pierre à Jésus : « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu'il péchera contre moi ? Jusqu'à 7 fois ? Et Jésus qui lui répond : Je ne te dis pas jusqu'à 7 fois mais jusqu'à 70 fois 7 fois ». Ca c'est aussi l'Évangile tel qu'on le connaît et reconnaît : Pour retrouver quelqu'un qui s'est perdu, pour restaurer une confiance, abîmée, il faut tout, mais absolument tout mettre en œuvre. Abandonner 99 brebis pour aller en chercher une qui s'est perdue, c'est aussi fou que de pardonner 70 fois cette fois.

C'est donc dans ce cadre, entre l'invitation à tout plaquer pour aller chercher la brebis égarée, et le commandement de pardonner toujours, que l'on trouve ces quelques versets sur la règle à suivre en cas de faute commise par un frère : « Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le ; s'il ne t'écoute pas, retournes-y avec une ou deux personnes ; S'il ne vous écoute pas, dis-le à toute la communauté ; et s'il n'écoute pas la communauté, eh bien, considère-le comme un païen ou un collecteur d'impôt. »

Cela veut dire au moins une chose de sûre : C'est que l'amour, l'amour qui nous anime quand on part à la recherche de la 100<sup>ème</sup> brebis ; l'amour qui nous anime quand on pardonne 490 fois, ce même amour exige parfois, oblige parfois à entrer en conflit avec un frère ou une sœur. Aimer, ce n'est donc pas simplement partir à la recherche de celui qui est perdu ni pardonner pour la xème fois, aimer, ça peut être aussi savoir affronter l'autre.

Aimer, c'est apprendre à parler pour dire des choses qui ne sont pas forcément agréables ni à dire ni à entendre.

Il y a pour cela des règles, des règles qu'on appellerait aujourd'hui des règles de gestion de conflit, qui sont des règles de simple bon sens.

Si ton frère a péché... Si tu as un reproche à lui faire... S'il t'a blessé ou s'il a blessé, par son comportement... Tu ne peux donc pas te dire « Ce n'est pas mon problème. ». Tu ne peux pas te dire non plus : « Après tout, il fait comme il veut. » Tu ne peux pas te dire non plus : « Ouh alors là, mon petit gaillard tu vas voir ce que tu vas voir » et tu te mets à ameuter toute la république – sauf lui, évidemment – pour dire ce que cet imbécile a fait.

« Si ton frère a péché...va vers lui et parle-lui, seul à seul ». Donc quand tout te pousserait à te taire – la prudence, le tact, l'indulgence, la tolérance – au nom du Christ parle et parle-lui en face à face ! (Pas de tiers, pas non plus de mails comminatoires ni de sms assassins, qui sont tellement pratiques dans ce cas là)

Ce commandement d'aller faire reproche est une vieille règle que Jésus n'invente pas. On la trouve déjà dans Lévitique 19,17 « Tu ne haïras pas ton frère dans ton cœur ; **réprimande ton compagnon pour ne pas te charger d'un péché à son égard.** » Pour ne pas haïr, parle ! Pour ne pas te mettre en situation de péché à son égard, parle !

Bonhoeffer qui parle très bien de tout cela aura cette parole définitive : « Il n'est pas chrétien de refuser d'exercer à l'égard d'un frère cette forme décisive du service » (*De la vie communautaire*)

« S'il t'écoute... » Ce qui n'a en effet rien d'évident. Et ce n'est pas toujours une question de mauvaise foi ; Il y a mille raisons de ne pas « écouter » quelqu'un qui vient faire un reproche. S'il faut beaucoup d'amour pour dire, il en faut encore davantage pour écouter et recevoir les reproches qui nous sont adressés.

S'il t'écoute, donc, tu n'as pas gagné, tu l'as gagné, lui, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Tu l'as gagné comme le berger a retrouvé sa 100<sup>ème</sup> brebis ; tu l'as gagné comme ton frère à qui tu as pardonné une nouvelle fois. Tu ne l'as pas laissé se perdre et tu as fait exactement ce qu'il fallait pour ton frère. De lointain, le voici à nouveau devenu prochain.

« S'il ne t'écoute pas... » C'est là qu'on voit à quel point mon frère est mon affaire, et même toute une affaire. Vous vous souvenez sans doute de cette page de l'Évangile, quand les disciples partent en mission... La recommandation du Christ est : « s'ils te claquent la porte au nez, n'insiste pas : secoue la poussière de tes sandales et laisse tomber ».

Mais quand c'est ton frère, ton tout proche, il n'est pas question de laisser tomber, de le laisser tomber. Tu n'as pas à considérer qu'après tout, tu as fait ce que tu as pu et que s'il ne veut pas écouter, eh bien, ce n'est plus ton problème. Si le tête à tête échoue, tu ne dois pas baisser les bras avant d'avoir tout essayé pour qu'il écoute. Tu fais donc appel à une médiation ; si la médiation échoue, c'est toute l'assemblée qui est convoquée et s'il n'écoute pas non plus l'assemblée, alors et alors seulement, tu peux l'ignorer, tu peux le laisser vivre sa vie comme vivent leur vie le païen et le collecteur d'impôt.

« S'il ne t'écoute pas... » Le refus d'écouter. L'incapacité à écouter. C'est un abîme métaphysique cette question. Comment est-il possible de refuser d'entendre le reproche qu'on nous adresse, que la communauté nous adresse ? En quoi est-ce si difficile ? De quoi avons-nous si peur ?

Aucune psychologie dans la parole de Jésus. Pas de recherche de cause. Pas d'excuses non plus. Simplement, celui qui ne sait pas écouter, qui ne peut pas recevoir les reproches qu'on lui adresse, celui-ci ne peut pas être considéré comme un chrétien. Ce n'est ni plus ni moins qu'un païen ou un collecteur d'impôt. On ne peut pas être chrétien et se fermer à la parole de l'autre. Pourquoi ? Parce que c'est bien dans la parole de l'autre que Dieu parle, que Dieu s'adresse à nous. Et donc, se couper de la parole de l'autre, c'est purement et simplement se couper de la parole de Dieu.

C'est la limite à l'amour et au pardon. Bonhoeffer écrivait à ce sujet : « Nous ne tenons pas dans nos mains la destinée de notre prochain ; ce qui veut se rompre, nous ne pouvons pas le maintenir », et pour être honnête, il ajoutait ceci que je n'ai pas entièrement compris mais que je laisse à votre méditation : « Ce qui veut se rompre, nous ne pouvons pas le maintenir, mais Dieu, lui, unit dans la rupture même, crée la communauté dans la séparation ». (*De la vie communautaire*). Je trouve l'idée très sympathique que « Dieu unisse dans la rupture même » mais bon, je ne vois pas trop comment.

Il y aurait encore beaucoup à dire, notamment sur l'importance ici que Jésus accorde à la recherche permanente, active, tenace de l'unité, de la concorde, la recherche de la « symphonia » qui est le verbe employé dans le passage « Si deux d'entre vous s'accordent pour demander quoi que ce soit, cela leur sera donné par mon Père qui est aux cieux » ; il faudrait dire et répéter qu'on n'est pas chrétien tout seul ; que nous avons besoin les uns des autres parce que c'est bien entre-nous, voire par notre entre-mise que Dieu circule sur cette terre, c'est souvent par nous qu'il corrige ou qu'il soutient, d'où l'importance que chacun soit là, bien présent, à sa place ; il faudrait redire que tout cela nécessite un travail

incessant sur soi-même, et à l'intérieur de la communauté. Mais un travail qui nous fait du bien, un travail qui n'est jamais vain : Ce n'est jamais vain de chercher l'autre quand il s'égare ; jamais vain de trouver les mots pour parler à quelqu'un qui dysfonctionne ; jamais vain de trouver les ressources pour donner et pardonner toujours ; c'est un travail qui n'est jamais perdu, même quand apparemment, c'est l'échec. Il ne faut pas s'en faire, ce sont des choses qui circulent en profondeur. Parfois, c'est planté ici et ça ressort tout là-bas.

Mais dans le peu de temps qui me reste, j'aimerais dire deux choses, plus personnelles qui me sont venues en méditant ce texte.

J'ai commencé en parlant de l'amour du Christ chez beaucoup de nos contemporains et du désamour vis-à-vis de l'Eglise. Je crois qu'il faut nous mettre à écouter, à écouter vraiment ce que le monde qui nous entoure a à nous dire, à nous qui sommes l'Eglise. Eux aussi peut-être sont paroles d'Evangile pour nous quand ils nous disent qu'ils n'ont pas de place ou qu'ils ne trouvent pas de place chez nous, parmi nous. Alors ils poussent la porte de nos églises, ils nous le disent une fois, deux fois, trois fois, rien ne change ; on ne les écoute pas et ils s'en vont. Et nous, nous restons dans notre péché puisque nous ne sommes pas pour eux des aides mais des obstacles dans leur chemin vers Dieu.

Et puis l'autre chose encore, c'est la discipline. On ne peut pas oublier ici qui prêchait dans cette cathédrale, il y a bientôt un demi-siècle. La Réforme, mais toutes les réformes, sont passées par la redécouverte de la discipline qui n'est rien d'autre que d'essayer de conformer sa vie à l'Evangile. Ça fait des années et des années qu'on noircit des pages pour trouver la parade à la désaffection et au désamour dont souffre l'Eglise. On bouleverse la liturgie ; on envoie des questionnaires aux gens : qu'est-ce que vous aimez ? De quoi vous avez envie ? Qu'est-ce que vous attendez de votre Eglise ? On devient obséquieux, on ne sait plus quoi faire pour se faire aimer.

En méditant ces quelques versets de l'Evangile, je me suis aperçu que la « discipline » était la grande oubliée de toutes les restructurations que notre église avait connue et je me suis demandé si ce n'était pas cette piste oubliée qu'il vaudrait la peine aujourd'hui d'explorer à nouveau. Il n'y aurait alors rien de nouveau à écrire, juste nos vies à accorder à l'Evangile. Qui sait si ce n'est pas là aujourd'hui comme hier, le seul chemin de la Réforme nécessaire.

Emmanuel Rolland, 7 septembre 2014